



FloriLettres

Lettre d'information culturelle
de la Fondation La Poste

> numéro 91, édition janvier 2008

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Yvan Leclerc
- 05 Gustave Flaubert - Portrait
- 06 Lettres choisies - Flaubert
- 09 Prix Sévigné 2007 - Joseph Roth
- 10 Jack Kerouac, Lettres choisies
- 12 Dernières parutions
- 14 Agenda
- 18 Les actions de la Fondation La Poste

Gustave Flaubert Correspondance

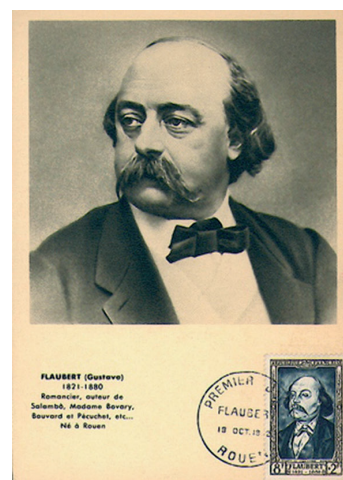
Éditorial

Nathalie Jungerman

« *Le succès est une conséquence et ne doit pas être un but. Je ne l'ai jamais cherché (bien que je le désire) et je le cherche de moins en moins.* » Flaubert à George Sand, février 1876

Le tome V de la *Correspondance* de Flaubert qui couvre les quatre dernières années de sa vie, de janvier 1876 à mai 1880, vient d'être publié dans la Bibliothèque de La Pléiade. Ce volume qui rassemble notamment des lettres à George Sand, à Maupassant, à Victor Hugo, à la Princesse Mathilde, à Emile Zola, à Yvan Tourgueniev, à sa nièce Caroline, des lettres retrouvées et des extraits du *Journal* d'Edmond de Goncourt, a été établi et annoté par Yvan Leclerc, directeur du Centre Flaubert de l'Université de Rouen, poursuivant ainsi le travail de Jean Bruneau - mort en juin 2003 - qui s'est consacré, pendant plus de trente ans, à la publication de la *Correspondance*.

Pendant ces quatre années, Flaubert écrit *Trois contes* - *La légende de St Julien l'Hospitalier*, *Un coeur simple*, *Hérodias* - ainsi que *Bouvard et Pécuchet*, un roman au sujet encyclopédique qui restera inachevé. « ... je suis exténué de fatigue, B[ouvard] et P[écuchet] m'embêtent ! et il est temps que ça finisse. Sinon je finirai moi-même. » écrira-t-il à Tourgueniev, un mois avant sa mort. La correspondance est foisonnante et polyphonique. On y voit vivre l'auteur, aimer, penser, travailler, écrire, pester, plaisanter...



Timbre représentant Gustave Flaubert

Émis le 18/10/1952
Retrait le 21/03/1953
Tirage 1.300.000
Source : Yvert & Tellier, n° 930.
Coll. part.
<http://flaubert.univ-rouen.fr>

Entretien avec Yvan Leclerc

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

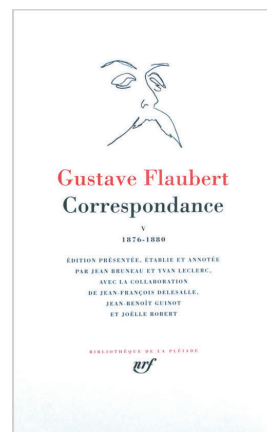
Vous avez publié, en novembre 2007, le cinquième et dernier tome de la *Correspondance* (1876-1880) de Flaubert aux éditions Gallimard (Bibliothèque de La Pléiade), vaste entreprise commencée en 1973 par Jean Bruneau, apportant quantité de lettres inédites et un précieux appareil critique. Comment s'est organisé le travail éditorial pour la publication de cette correspondance ?

Yvan Leclerc Jean Bruneau a en effet assuré seul la publication des quatre premiers volumes, sur une durée d'une trentaine d'années. J'ai d'abord commencé à travailler à ses côtés pour mettre au point l'Index général, qu'il n'avait pas le temps d'assurer. Puis le temps lui a aussi manqué pour achever sa grande entreprise, et il m'est revenu la charge d'éditer les lettres. Très vite alors, s'est imposée la nécessité d'un travail éditorial collectif, non seulement pour l'Index, mais aussi pour les lettres, grâce au concours du Centre Flaubert que je dirige à l'université de Rouen et à l'Association des Amis de Flaubert et de Maupassant. Les lettres forment réseau ; le travail éditorial a pris cette forme de rhizome, avec la collaboration de Jean-François Delesalle, Joëlle Robert et Jean-Benoît Guinot pour le tome V, ce dernier prenant la part quantitativement la plus importante parmi les indexeurs : Matthieu Desportes, Marie-Paule Dupuy, Maurice Gasnier, Jean-Paul Levasseur et Christoph Oberle. La circulation de l'information entre nous a souvent mimé, à son niveau, les échanges épistolaires dont nous nous occu-

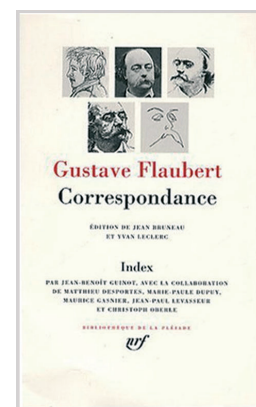
pions. En ce qui concerne le travail éditorial sur les lettres (non plus l'équipe à l'œuvre, mais la méthode), il est commun à toutes les éditions de correspondances : retourner aux autographes quand ils existent, suivre les ventes à l'affût des inédits, transcrire les textes à nouveaux frais en les comparant aux éditions existantes, relever les variantes significatives du manuscrit, dater les lettres (Flaubert n'indique en règle générale qu'un jour de la semaine et une heure de la journée) et les annoter.

Dès 1884, quelques années après la mort de Flaubert, une édition de ses échanges épistolaires avec George Sand voit le jour. Trois ans plus tard, une première édition de la correspondance générale est publiée, non sans une certaine réticence parmi les correspondants de l'écrivain. Puis, diverses publications paraissent... Ces éditions éparses qui contiennent chacune des inexactitudes, des coupures de textes ou des lacunes montrent combien il est difficile de s'aventurer sur le terrain épistolaire...

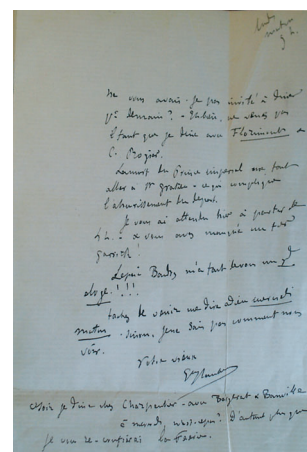
Y. L. L'édition de la correspondance de Flaubert est en effet une longue histoire, plus que centenaire. Chacune des lettres que nous publions donne dans la notule les indications qui permettent de suivre cette histoire. Les lacunes et les coupures que vous mentionnez dans les premières éditions s'expliquent par la censure opérée par la nièce de Flaubert, Caroline Commanville puis Franklin Grout, son héritière testamentaire qui, jus-



Gustave Flaubert
Correspondance V
1876 - 1880
Édition présentée, établie et annotée par Jean Bruneau et Yvan Leclerc, avec la collaboration de Jean-François Delesalle, Jean-Benoît Guinot et Joëlle Robert.
Éditions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 29 novembre 2007.
1584 pages, 62 €
(Prix de lancement jusqu'au 31 mars 2008 : 55 €).



Gustave Flaubert
Correspondance
Index
Édition de Jean Bruneau et Yvan Leclerc
Bibliothèque de la Pléiade
29 novembre 2007.
496 pages, 15 €



Lettre de Flaubert à Maupassant
23 juin 1879
Aut. BM Melun, fonds Auguste Vincent,
D 23113.

qu'à sa mort en 1931, contrôle la publication. Elle supprime tout ce qui touche aux difficultés financières liées à la faillite de son mari, les confidences trop intimes, les mots trop crus, les trivialités de la vie quotidienne. Elle obéit ainsi aux convenances de l'époque, au respect de la vie privée, à l'idée que l'on se fait du grand écrivain qui doit toujours le rester, même dans le privé de ses lettres. Les flaubertiens lui en ont voulu, mais elle se conformait à une pratique générale en son temps. Au moins a-t-elle préservé l'essentiel, en conservant les autographes dont elle avait censuré la transcription, alors qu'elle aurait pu les détruire après leur publication expurgée. Aujourd'hui, on publie tout ce qui est sorti de la plume de Flaubert, y compris les passages très libres. Si nous le pouvons, c'est que les mœurs ont changé, que la limite du « publiable » a été repoussée. Il y a cent ans, nous aurions agi comme Caroline. Quant aux inexactitudes que vous relevez, elles sont hélas le lot de toutes les éditions, pas seulement épistolaires. On peut espérer que le travail collaboratif a permis de donner un texte et un appareil critique les plus exacts possibles, mais nous savons que des lecteurs érudits ne manqueront pas de nous écrire pour nous signaler des erreurs : nous leur en sommes d'avance reconnaissants, et nous reporterons les corrections qu'ils nous suggéreront dans les rééditions du volume, en les remerciant nommément au passage. Nous avons corrigé beaucoup de dates, mais certaines datations restent très hypothétiques. À la fin du *Supplément*, nous avons dû nous résigner à mettre à part des « lettres de date inconnue ou incertaine » : certains billets courts, sans critère de datation externe (un cachet postal par exemple) ni interne (une allusion à un événement connu), ne peuvent trouver place dans la suite chronologique.

Flaubert a d'ailleurs détruit une partie des lettres qu'il avait reçues...

Y. L. On connaît en effet deux épisodes de destruction des lettres par Flaubert : le premier concerne les échanges avec Du Camp, en 1877. Les deux amis avaient été alertés par la publication posthume de deux volumes des *Lettres* à une inconnue de Mérimée. La célébrité les menaçait d'une semblable divulgation post-mortem. Ils se sont mis d'accord pour éliminer une partie de leur correspondance. Le second épisode se situe en 1879 : « J'ai passé hier 8 heures à ranger et brûler des lettres, une besogne depuis longtemps retardée. – Et les mains me tremblent d'avoir ficelé des paquets », écrit-il à son ami Edmond Laporte. Sont ainsi parties en fumée très probablement des *lettres de femmes* : les lettres de Louise Colet, sans doute, celles de Juliet Herbert, sa mystérieuse maîtresse anglaise. Mais un éditeur des lettres de Flaubert regrette encore plus que certains correspondants aient

fait disparaître les lettres qu'ils avaient reçues de lui, en particulier Ernest Chevalier, Alfred Le Poitevin et Louis Bouilhet. On n'a jamais retrouvé non plus les lettres envoyées à Juliet, sans doute éliminées par elle-même ou par son entourage.

Dans votre préface au dernier volume, vous prévenez le lecteur de l'« impossible clôture » de cette correspondance...

Y. L. De cette correspondance, et de toute correspondance en général. Un recueil de lettres n'est pas une œuvre, si l'on entend par là un ensemble de signes avec un début, un milieu et une fin, résultant d'une volonté organisatrice. *Madame Bovary*, en ce sens, est une œuvre close, achevée, complète. Une correspondance reste toujours ouverte, dans l'attente de la prochaine lettre inédite mise en vente sur le marché, enfin communiquée par un collectionneur qui s'est décidé à partager son trésor patrimonial ou découverte dans le fonds mal inventorié d'une bibliothèque publique.

Parlez-nous de la composition de ce cinquième tome qui couvre les quatre dernières années de la vie de l'écrivain et se caractérise par un rythme épistolaire très dense.

Y. L. La densité épistolaire est en effet plus forte dans ce dernier volume que dans les précédents : il suffit de comparer les 900 pages occupées par les quatre dernières années et demie aux 1 000 pages du tome IV qui couvre, lui, sept années. On peut avancer deux hypothèses pour expliquer ce rythme plus soutenu : ou bien Flaubert écrit plus (plus de lettres et des lettres plus longues), ou bien ses correspondants ont été plus soucieux de les conserver. Pour ce qui est de la composition matérielle du volume, nous donnons après les dernières lettres les Appendices auxquels Jean Bruneau avait habitué les lecteurs : les lettres de Maxime Du Camp et des extraits du *Journal* d'Edmond de Goncourt, puis un *Supplément* d'environ 400 lettres retrouvées, allant de 1831 à 1875. Si nous envisageons la composition du volume en terme de suite des lettres et de correspondants, nous voyons disparaître assez rapidement George Sand. L'échange avec Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, commencé vingt ans plus tôt, s'arrête en même temps, comme si le duo entre la vieille fille d'Angers et le célibataire de Croisset avait perdu son ressort, par l'effacement de la tierce personne qui leur était une référence commune. Ces années sont marquées par la montée en puissance de Maupassant et par la brouille avec son ami Laporte, pour des raisons dont le détail nous échappe mais dont nous savons qu'elles tiennent à la faillite de Commanville. C'est probablement le dernier grand chagrin affectif de Flaubert.

La correspondance mêle de courts billets et des lettres plus consistantes où il est question de la santé, du travail d'écriture, des publications. La lecture de ces textes donne l'impression d'un dialogue constant entre les correspondants, d'une conversation écrite et « multiple »...

Y. L. La correspondance de Flaubert répond parfaitement à la définition classique de la lettre, comme « dialogue entre absents ». Encore notre dispositif, plutôt centré sur le monologue épistolaire, ne rend-il le dialogue réel que pour certains correspondants privilégiés, essentiellement George Sand et Tourgueneff, dont les lettres sont reproduites dans le texte principal, à leur place chronologique. Pour les autres lettres reçues, il faut en chercher les citations ou les mentions dans l'Appendice, pour celles de Du Camp, ou dans l'appareil critique. Mais la polyphonie ne tient pas seulement au nombre des correspondants (279 répertoriés pour les cinq volumes) ; elle vient aussi de la multiplicité, ainsi que vous le dites, des sujets abordés et des situations épistolaires. On trouve dans ce tome une lettre ouverte au *Gaulois* pour défendre Maupassant attaqué en raison d'un poème leste, des lettres officielles au maire de Rouen concernant le monument de Bouilhet, des lettres d'amitiés amoureuses envoyées à Léonie Brainne, de plus sensuelles à Jeanne de Loynes, de plus nostalgiques à Gertrude Tennant, ancienne petite Anglaise de Trouville, des demandes pressantes de renseignements pour le livre en cours, des leçons d'esthétique à l'usage des débutants qui lui envoient leur livre... Et chaque lettre aborde plusieurs sujets : des plus hauts (la Littérature) aux plus ordinaires, avec le plus souvent un art de la transition déguisé en style naturel à bâtons rompus.

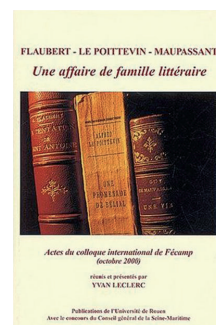
« Hennique fait des conférences, maintenant ? Nous sommes des Fossiles, mon cher ami, des restes d'un autre monde. Nous ne comprenons rien au mouvement !... » écrit Flaubert à

Edmond de Goncourt en avril 1879 à propos d'une conférence de Léon Hennique sur le Naturalisme. Nombreuses sont les lettres de Flaubert (notamment celles à Maupassant ou à Tourgueneff) qui ont ce ton rieur, qui sont à la fois caustiques et tendres...

Y. L. La tonalité est en effet souvent double : grande tendresse mêlée d'ironie féroce. Il faudrait y ajouter beaucoup de mélancolie et d'autodérision, comme on l'entend dans la phrase que vous citez, à ceci près qu'elle est ici feinte : Flaubert se traite de Fossile (ailleurs, il signe « Cro-Magnon »), mais il préfère le fossile qu'il est devenu, toujours aussi intransigent sur les principes, ferme dans ses convictions, à ce proche de Zola qui, au lieu de consacrer tout son temps à l'Art, s'abaisse, selon lui, à exposer sa doctrine au public. Certes, Flaubert est resté proche de la conception parnassienne d'un Art pour l'Art qui refuse de se donner en spectacle, mais il pressent les dérives et les perversions de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'écrivain médiatique. Jusqu'à la fin, il garde intactes toute sa force d'opposition, ses capacités de résistance, sa violence et sa haine. L'énergie de la langue lui donne la force de lutter contre le désespoir qui s'installe, mais sans diminuer sa puissance de style. Il écrit par exemple à Laporte : « Vous me dites que vous êtes au bout de votre rouleau. Moi, mon bon, je n'ai même plus de rouleau. » Un homme qui joue encore sur les expressions toutes faites n'est pas complètement fini.

Dans les extraits du Journal d'Edmond de Goncourt, publiés en Appendice, Flaubert n'apparaît pas toujours à son avantage : « Flaubert a décidément le moi trop gros, trop balourd »...

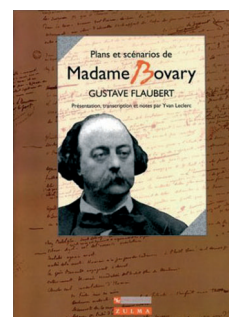
Y. L. Les frères Goncourt, puis Edmond seul dans ce volume après la mort de Jules, donnent de Flaubert une image contrastée : ils admirent l'écrivain de race, le seul avec eux à aimer encore l'Art, à ne pas céder



Flaubert - Le Poitevin - Maupassant
Une affaire de famille littéraire
Actes du colloque de Fécamp
(octobre 2000) réunis et présentés par Yvan Leclerc.
Publication de l'Université de Rouen



Yvan Leclerc
Gustave Flaubert
L'Éducation sentimentale
Presses Universitaires de France, 1997
Coll. Etudes Littéraires



Yvan Leclerc
Plans et scénarios de Madame Bovary de Gustave Flaubert
Zulma - CNRS Editions, 2003
Coll. Manuscrits



Yvan Leclerc
La spirale et le monument
Essai sur Bouvard et Pécuchet de Gustave Flaubert.
CDU SEDES, 2005

à la tentation du feuilleton, mais ils n'apprécient pas l'homme, qu'ils présentent comme trop « provincial », encombrant, sans gêne ni savoir-vivre, naïvement imbu de sa personne. En dehors de ce portrait, leur témoignage est surtout intéressant par les conversations de Flaubert qu'ils rapportent : c'est pour nous la seule occasion d'entendre la voix de Flaubert. Sans doute n'ont-ils pas la fidélité d'un magnétophone, mais les informations qu'Edmond donne dans cette dernière période, en particulier sur les projets littéraires de son ami, sont ici capitales.

Vous dirigez le Centre Flaubert à l'Université de Rouen dont le site Internet - <http://flaubert.univ-rouen.fr> - lancé en 2001, ne cesse d'être enrichi d'études, de comptes rendus, de textes et manuscrits numérisés... Internet semble parfaitement adapté à Flaubert, l'hypertexte permettant de circuler entre tous les matériaux de son œuvre.

Y. L. On souligne souvent, à juste titre, la complicité entre le vieux et le nouveau support, le manuscrit et l'écran. Cette rencontre de l'ancien et du moderne est particulièrement adaptée dans le cas des corpus si copieux qu'ils excèdent les possibilités du papier, par exemple pour les dossiers manuscrits des œuvres de Flaubert, en moyenne dix fois plus volumineux que les œuvres imprimées. Les 4 500 pages du manuscrit de *Madame Bovary*, doublées par autant de pages de transcriptions, appellent la dématérialisation. À cette donnée quantitative, s'ajoutent des considérations qualitatives : les pages de brouillon ne s'enchaînent pas linéairement, mais se stratifient et se chevauchent : un livre relié immobiliserait dans un ordre unique des liasses offertes à des entrées multiples. Enfin, Internet permet, ainsi que vous le dites, des connexions entre tous les matériaux. Chaque élément de notre site se dirige vers l'horizon d'un Hyper-Flaubert, dans lequel la Correspondance sera l'un des nœuds de signification, au croisement de chemins reliant les sources primaires : les livres lus et parfois annotés par Flaubert, les carnets de notes, les dossiers documentaires, les manuscrits des œuvres. Prenons un exemple : l'épisode de la botanique pour le dernier chapitre de *Bouvard et Pécuchet*. Nous possédons les lettres à Frédéric Baudry et à Maupassant, l'exemplaire annoté de la *Botanique* de Jean-Jacques Rousseau, les notes prises à partir de cet ouvrage, et les brouillons de *Bouvard et Pécuchet*. Une chaîne génétique complète, dans laquelle les lettres constituent un maillon essentiel.

Une édition électronique de la Correspondance de Flaubert est un de vos projets en cours...

Y. L. Un des projets du Centre Flaubert, oui, mais à long terme. Il est rendu nécessaire par l'impossible clôture dont nous parlions. Depuis que la mise en page du tome V a été définitivement fixée, au printemps dernier, nous avons retrouvé une vingtaine de lettres inédites de Flaubert. Elles figureront dans la réédition du tome V, mais en l'attendant, une publication sur Internet permettra au public d'en prendre rapidement connaissance. L'édition électronique est particulièrement adaptée à des chantiers permanents, comme ceux des correspondances. Elle ignore également les contraintes de nombre de signes et de pages imposées par les éditions sur papier. Nous pourrions ainsi donner une correspondance vraiment générale, en intégrant la correspondance dite « passive » (les lettres à Flaubert), alors qu'une édition sur papier doit se limiter à quelques citations ou à des renvois à d'autres éditions. La correspondance *générale* méritera ainsi entièrement son nom. L'édition électronique, sans limite de place, intégrera les images numérisées des autographes, lorsqu'ils sont accessibles, et des documents périphériques, trop longs pour figurer en notes. Par exemple, quand Flaubert commente un article de journal (il est friand des faits divers, surtout criminels), nous avons dû nous limiter le plus souvent à donner le titre et la date du journal, et un bref résumé des faits. En ligne, un lien donnera accès à l'article entier : on pourra lire ce que Flaubert a lu. En plus d'un index des noms propres, déjà existant sur papier, nous créerons un index thématique, structuré par un balisage sémantique du texte. L'intégration des lettres dans une base de données autorisera par ailleurs des présentations mobiles, reconfigurables à volonté : il sera ainsi possible d'appeler des séries de lettres groupées par destinataires, par lieu d'écriture, par surnom en signature, en rupture avec le seul ordre chronologique. Ce sera un travail de longue haleine, encore plus collectif que le tome V. Il aboutira à une autre édition, établie selon un protocole différent, la présence des autographes incitant à une transcription moins normalisée que sur papier, plus proche des particularités graphiques du manuscrit. Pendant longtemps, on continuera à lire les lettres de Flaubert sur papier ; l'édition électronique, complémentaire et non rivale, apportera ses avantages techniques : l'actualisation immédiate, l'exhaustivité des lettres et des documents explicatifs, et l'invention de chemins de lectures personnalisées.

Gustave Flaubert Portrait

Par Corinne Amar

« ... Je suis un homme-plume. Je sens par elle, à cause d'elle, par rapport à elle et beaucoup plus avec elle », écrivait, en 1863, à l'âge de quarante-deux ans, celui qui allait faire de la missive son geste d'écriture le plus familier jusqu'à la fin de sa vie et laisser une prodigieuse et foisonnante *Correspondance* de plus de quatre mille lettres ; un travailleur acharné, partagé entre romantisme et réalisme, qui avait déjà *Madame Bovary* et *Salambô* derrière lui, n'allait pas tarder à entamer *L'éducation sentimentale* ; un fou d'Orient et de ses descriptions impériales, atemporelles ; un écrivain prodigue, multiple qui, lorsqu'il entreprenait un roman, s'épuisait en recherches - politique, histoire, littérature, philosophie, religion mais aussi, archéologie, botanique, physiologie... -, si loin du jeune étudiant de vingt ans, entré en année de droit, pour obéir à l'injonction paternelle, et qui osait proclamer : « Je me fous pas mal du Droit, pourvu que j'ai celui de fumer ma pipe et de regarder les nuages rouler au ciel, couché sur le dos en fermant à demi les yeux. C'est tout ce que je veux ».

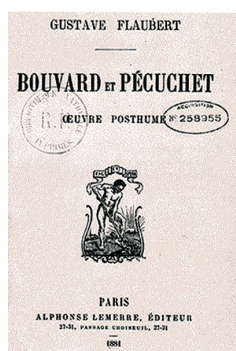
Gustave Flaubert naît en 1821, un 12 décembre, à l'hôpital de Rouen où son père est chirurgien en chef. Les dix premières années de sa vie passées dans la proximité de cet hôpital, éloigné d'un père trop occupé, entre un frère aîné plus brillant que lui et une petite sœur aimée, Caroline, lui sont tristes ; il y développe un fond de solitude et de pessimisme mais sans doute aussi, le goût de la science, de l'observation méticuleuse et objective. Il est interne au lycée de Rouen, peu après. Ses premiers écrits de lycéen romantique, « insurrectionnel et oriental » dans l'âme, sont des contes fantastiques, des confidences autobiographiques, un roman « métaphysique et à apparitions » (*Smarh*, 1839). C'est au cours de l'été 1836, à Trouville, où la famille Flaubert a l'habitude de passer ses vacances, qu'il échange quelques paroles avec Elisa Schlesinger, femme d'un éditeur de musique, et cette rencontre le bouleverse, qui marque le début d'une passion, muette, prolongée - grand amour inaccompli de Flaubert - devenue, avec la maturité, adoration quasi mystique. Elisa Schlesinger inspirera nombre de ses œuvres, depuis les *Mémoires d'un Fou* (1838), à *Novembre* (1842), jusqu'à

la première version de *L'Éducation sentimentale* (1845), avant de réapparaître sous les traits de Madame Arnoux, dans la seconde version (1869) ; trente-cinq ans plus tard, il lui écrira encore, affectueux et nostalgique : «...Voilà pourquoi, chère et vieille amie, éternelle tendresse, je ne vais vous rejoindre sur cette plage de Trouville où je vous ai connue et qui, pour moi, porte toujours l'empreinte de vos pas. (...)

Venez donc, nous avons tant de choses à nous dire, de ces choses qui ne se disent pas, ou qui se disent trop mal, avec la plume (6 septembre 1871). »

Il entreprend des études de droit, à Paris, sans enthousiasme. En janvier 1844, il est terrassé par une crise nerveuse, la première d'une longue série - « Je me suis senti tout à coup emporté par un torrent de flammes » -, grave crise qui le sauve, obligeant sa famille à accepter qu'il arrête ses études. Son père achète à Croisset, près de Rouen, une belle demeure du XVIII^e siècle. Il s'y calfeutre, achève une première version de *L'Éducation sentimentale*, puis accompagne en Italie sa sœur qui vient de se marier. A Gênes, il découvre *La Tentation de saint Antoine*, ce tableau de Bruegel représentant les visions de l'ermite tarauté par ses démons ; thème qui le hantera, l'accompagnera durant toutes ses années d'écrivain et dont il fera un récit (1874). En 1846, la mort de son père, puis de sa jeune sœur quelques mois plus tard, en couches (il adoptera sa fille, Caroline), l'assombrissent plus encore. Les événements de sa vie, loin des mondanités, sont ses relations avec ses amis (Maxime Du Camp, le poète Louis Bouilhet surtout...), ses voyages, sa rencontre, puis sa liaison, avec Louise Colet, longue - de 1846 à 1855 -, orageuse, entrecoupée de ruptures. « Tu donnerais de l'amour à un mort. Comment veux-tu que je ne t'aime pas ? Tu as un pouvoir d'attraction à faire dresser les pierres à ta voix. Tes lettres me remuent jusqu'aux entrailles. N'aie donc pas peur que je t'oublie ! Tu sais bien qu'on ne quitte pas les natures comme la tienne, ces natures émues, émouvantes, profondes. » lui écrit-il, le 11 Août 1846. C'est une jeune femme ambitieuse, libérale, elle publie des poèmes, des nouvelles, des romans, quelques ouvrages autobiographiques ; dans son salon, se retrouve tout un monde littéraire. Flaubert lui écrit des centaines de lettres d'amour, enflammées, magnifiques, la conseille dans son œuvre, lui parle longuement de la sienne en gestation (surtout *Madame Bovary*), s'expose, s'analyse. « Que de fois, sans le vouloir, n'ai-je pas fait pleurer mon père, lui si intelligent et si fin ! mais il n'entendait rien à mon idiome, lui comme toi ! comme les autres. J'ai l'infirmité d'être né avec une langue spéciale dont seul j'ai la clé. Je ne suis pas malheureux du tout, je ne suis blasé sur rien, tout le monde me trouve d'un caractère très gai, et jamais de la vie je ne me

plaints », poursuit-il dans cette même lettre. Il se sait méthodique, laborieux, aime le travail. Son fameux *Voyage en Orient*, de novembre 1849 à juin 1851, alors qu'il visite l'Égypte, Jérusalem, la Syrie, Constantinople, l'Italie..., en compagnie de son ami Maxime Du Camp, fait pour la première fois l'expérience d'une liberté complète et, grâce au journal de voyage, de « l'apprentissage de la description », lui donne à penser ses aspirations en termes de destin, de détermination. Il s'est empli les yeux et la mémoire de merveilles, d'exotisme, de sensualité. A son retour, il écrit *Madame Bovary*. Il y passe cinquante-trois mois. « *Tu n'as point, je crois, l'idée du genre de ce bouquin* », écrit-il à Louise Colet, le 31 janvier 1852. *Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci je tâche d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. Ce sera triste à lire ; il y aura des choses atroces de misère et de fétidité.* » Parti d'un fait divers paru dans les journaux et source de son inspiration, il compose « patiemment » l'histoire d'Emma Bovary, décidé à décrire la petite bourgeoisie provinciale, à se pencher sur les mousses de moisissure de l'âme et ce, avec noblesse. Trois mois plus tard, le 20 mars, il lui confie encore : « *J'ai passé une mauvaise semaine ; je me sens par moments stérile comme une vieille bûche. J'ai à faire une narration. Or le récit est une chose qui m'est très fastidieuse. Il faut que je mette mon héroïne dans un bal. Il y a si longtemps que je n'en ai vu un que ça me demande de grands efforts d'imagination. Et puis c'est si commun, c'est tellement dit partout ! Ce serait une merveille que d'éviter le vulgaire, et je veux l'éviter pourtant.* » Commencé en septembre 1851, le roman est terminé en avril 1856, travail dont on peut suivre presque quotidiennement l'évolution dans la correspondance à Louise Colet, (près de deux cents lettres entre 1851 et 1854), comme dans les manuscrits (neuf volumes en tout), et dont fait part l'ouvrage de Thierry Poyet, *Madame Bovary, Le roman des lettres* (l'Harmattan, 2007), qui à partir de la correspondance de Gustave Flaubert, recense toutes les lettres qui évoquent le roman, pour étudier *Madame Bovary*. Il y eut certes un procès, mais le roman valut, à Flaubert, avec la célébrité, la reconnaissance littéraire. Aussitôt après, il entreprend un autre projet littéraire ; il veut « sortir du monde moderne », écrire sur de grandes choses somptueuses, des batailles, des sièges, une ville disparue, rêve d'un vieil Orient légendaire, personnel, fabuleux [...] « *On n'a rien écrit sur tout cela* », disait-il à Louise, en 1854. De 1857 à 1862, pendant cinquante-neuf mois, il se consacre à la rédaction de « Carthage



», qu'il intitulera finalement *Salammbo*. C'est un homme à la fois solitaire et mondain, déçu de la « sottise bourgeoise », souffrant terriblement de la mort de ceux qui lui sont chers, ami des Goncourt, de Sainte-Beuve, Théophile Gautier..., de George Sand, qu'il aime de tout son cœur et que l'échange de lettres exprime, qui rédige *Un cœur simple* au moment où, en juin 1876, elle meurt, et qui confie : « *J'avais commencé Un cœur simple (...) uniquement pour lui plaire* » ; c'est un écrivain qui ne cesse d'écrire, et dans une

quête continuelle de la perfection, dans l'amour de la plume et du destinataire aussi, sensible à la dimension du sacré et reconnaissant et ne brûlant jamais rien d'aucun manuscrit - *ces pauvres pages-là, en effet, qui m'ont aidé à traverser la longue plaine* -, qui meurt enfin, en 1880, dans son hameau de Croisset, d'une hémorragie cérébrale, alors qu'il achevait *Bouvard et Pécuchet*.

Lettres choisies

Flaubert, *Correspondance V*
Gallimard, La Pléiade, 2007

À sa nièce Caroline

[Croisset,] mardi, 3 h[eurs 13 juin 1876].

Ma chère Caro,

Me voilà revenu dans mon pauvre vieux Croisset, que j'ai trouvé en très bon état, et prêt à y piocher de toutes mes forces.

Mon voyage s'est passé dans la compagnie d'Anglais stupides qui ont joué aux cartes tout le temps. Je lisais des journaux qui relataient les funérailles de ma vieille amie, et le trajet ne m'a pas semblé long. Arrivé à Rouen, afin d'éviter la vue des boulevards et celle de l'Hôtel-Dieu, j'ai fait prendre à mon fiacre la rue Jeanne-d'Arc. Sur le port j'ai vu Pilon, et un peu plus loin le sieur Hurbain !

Émile m'attendait. Avant de défaire mes cantines, il a été me tirer une cruche de cidre que j'ai entièrement vidée, à sa grande terreur, car il me répétait : « Mais monsieur va se faire mal. » Elle ne m'a point fait de mal.

Au dîner j'ai revu avec plaisir la soupière d'argent et le vieux sucrier. - Le silence qui m'entourait me semblait doux et

bienfaisant. Tout en mangeant, je regardais tes bergeries au-dessus des portes, ta petite chaise d'enfant, et je songeais à notre pauvre vieille, mais sans peine, - et plutôt avec douceur. Je n'ai jamais eu de *rentrée* moins pénible.

Puis j'ai rangé ma table. Je me suis couché à 12 h[eures], j'ai dormi jusqu'à neuf. Ce matin j'ai fait un tour dans le jardin, et j'ai causé avec Chevalier qui m'a fait des récits pittoresques des inondations, et je vais me remettre tout à l'heure à mon *Histoire d'un cœur simple*.

Que veux-tu que l'on fasse du portrait de Fauvel ? Il est tellement déchiré qu'il n'est bon qu'à brûler.

À qui ton mari me conseille-t-il d'acheter de l'eau-de-vie ? Il n'y en a plus qu'une goutte, pas plus de rhum.

J'ai fait mettre un des bancs de Pissy dans le Mercure, dont la haie est refaite à neuf. - Enfin, pauvre chat, il me semble que tout est comme autrefois, et je ne pense nullement à l'exécrable *on*.

La première fois que j'irai à Rouen, j'irai voir Mlle Julie. Mais elle m'embarrasse, ou plutôt j'ai peur qu'elle ne m'embarrasse - car elle est encore malade. Et Émile témoigne une grande répugnance à la soigner. Il paraît qu'Achille a été la voir très souvent cet hiver. - Quelle conduite dois-je tenir ? Adieu, pauvre chère fille. - Bonne santé, bon moral, bonne peinture.

Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux - *affectueux* - oncle.

À Ivan Tourgueneff

Croisset, dimanche soir, 25 juin [1876].

Comme j'ai sauté hier matin sur votre lettre, mon bon cher vieux, en reconnaissant votre écriture ! Car je commençais à m'ennuyer de vous fortement ! - Donc, après nous être embrassés, causons.

Je suis contrarié que vous le soyez à propos de vos affaires d'argent et de vos craintes sur votre santé. Espérons que vous vous trompez et que la goutte vous laissera tranquille. La mort de la pauvre mère Sand m'a fait une peine infinie. J'ai pleuré à son enterrement comme un veau, et par deux fois, la première en embrassant sa petite-fille Aurore (dont les yeux ce jour-là ressemblaient tellement aux siens que c'était comme une résurrection) - et la seconde, en voyant passer devant moi son cercueil. Il y a eu là de belles histoires ! Pour ne pas blesser «l'opinion publique», l'éternel et exécrable *on*, on l'a portée à l'église ! Je vous donnerai les détails de cette bassesse. J'avais le cœur bien serré ! Et j'ai eu positivement envie de tuer M. Adrien Marx. Sa seule vue m'a empêché de dîner, le soir, à Châteauroux.

Oh ! La tyrannie du *Figaro* ! Quelle peste publique ! J'étouffe de rage en songeant à ces cocos-là !

Mes compagnons de route, Renan et le prince Napoléon, ont été charmants, celui-là parfait de tact et de convenance et il a vu clair, dès le début, mieux que nous deux.

Vous avez raison de regretter notre amie, car elle vous aimait beaucoup et ne parlait jamais de vous qu'en vous appelant «le bon Tourgueneff». Mais pourquoi la plaindre ? Rien ne lui a manqué. - Elle restera une très grande figure.

Les bonnes gens de la campagne pleuraient beaucoup autour de sa fosse. Dans ce petit cimetière de campagne, on avait de la boue jusqu'aux chevilles. Une pluie douce tombait. Son enterrement ressemblait à un chapitre d'un de ses livres.

Quarante-huit [heures] après, j'étais rentré dans mon Croisset où je me trouve *étonnamment bien* ! Je jouis de la verdure, des arbres et du silence d'une façon toute nouvelle ! Je me suis remis à l'eau froide (une hydrothérapie féroce) et je travaille comme un furieux.

Mon *Histoire d'un Cœur simple* sera finie sans doute vers la fin d'août ? - Après quoi, j'entamerai *Hérodias* ! Mais que c'est difficile ! nom de Dieu, que c'est difficile ! Plus je vais et plus je m'en aperçois. Il me semble que la Prose française peut arriver à une *beauté* dont on n'a pas l'idée ? Ne trouvez-vous pas que nos amis sont peu préoccupés de la Beauté ? Et pourtant il n'y a dans le monde que cela d'important !

Et bien, et vous ? Travaillez-vous ? Et *Saint Julien* avance-t-il ? C'est bête comme tout ce que je vais vous dire, mais j'ai *envie* de voir ça imprimé en russe ! Sans compter qu'une traduction faite par vous « chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse », seule ressemblance que j'aie avec Agamemnon.

Quand vous êtes parti de Paris, vous n'aviez pas lu le nouveau bouquin de Renan ? Il me paraît charmant. « Charmant » est le mot propre. Êtes-vous de mon avis ? Du reste, depuis quinze jours, j'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, n'ayant pas lu une seule fois le moindre journal. Fromentin m'a envoyé son livre sur *Les maîtres d'autrefois*. Comme je connais fort peu la peinture hollandaise, il manque pour moi de l'intérêt qu'il aura pour vous. C'est ingénieux, mais trop long, trop long ! Taine me paraît exercer une grande influence sur ledit Fromentin. - Ah ! J'oubliais ! le poète Mallarmé (l'auteur du *Faune*) m'a cadotté d'un livre qu'il édite, *Vathek*, conte oriental écrit, à la fin du siècle dernier, en langue française, par un anglais. - C'est drôle.

J'entre en rêverie (et en désirs) quand je songe que cette feuille de papier va aller chez vous, dans votre maison - que je ne connaîtrai jamais ! Et je me dépêche de n'avoir pas de votre entourage une idée nette.

Si vous avez chaud là-bas, ici il ne fait pas froid. Toute ma journée se passe les jalousies closes, dans la compagnie exclusive de moi-même. Aux heures des repas, j'ai pour me distraire la vue de mon fidèle Émile et de mon lévrier.

Ma nièce, à qui je transmettrai votre bon souvenir, s'en va à la fin de ce mois aux Eaux-Bonnes avec son mari. - Et je ne bougerai d'ici qu'à la fin de septembre, pour assister à la Ire de Daudet. Mais à cette époque vous serez revenu depuis longtemps aux Frênes ?

Vous apprendrez avec plaisir que les affaires de mon neveu ont l'air de prendre une bonne tournure. Il y a du moins un peu d'azur à l'horizon.

Oui, mon bon vieux, tâchons, en dépit de tout, de nous tenir le bec hors de l'eau. Soignez-vous bien, bonne pioche, et prompt retour.

Je vous embrasse tendrement et fortement.

Votre.

Écrivez-moi, hein ?

À Guy de Maupassant

[Croisset, 22 juillet 1877.]

Jeune Lubrique,

Laporte, présentement, n'a pas de petits lévriers - l'époque des « chaleurs » étant passée (pour les chiens : vous n'en êtes pas un). Il faut attendre l'automne - je crois ?

En tout cas, je transmettrai votre requête audit sieur, la se-

maine prochaine et vous aurez une réponse catégorique.
Modérez votre vit. Et tenez-vous en joie et labeur.
Votre vieux

GVE FLAUBERT
vous embrasse.

J'ai fini ma médecine ! Ouf ! - Et je prépare la géologie.
Dimanche matin ?
Écrivez-moi un peu - (et longuement) pour me distraire dans
ma solitude.

À Camille Lemonnier

[Croisset, 3 juin 1878].

Monsieur, et trop aimable confrère,
Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt votre travail sur
Courbet. *C'est ça* ; ce qui veut dire que je pense absolument
comme vous.
Un mot profond m'a fait rêver : « Il n'a pas eu la peur sacrée
de la Forme. » Rien de plus juste. - Et c'est pourquoi cet
habile homme n'était pas des plus grands.
Ce qui me déplaît en lui c'est le côté charlatan. Du reste, je
n'aime les doctrinaires d'aucune espèce. À bas les Pions !
Loin de moi ceux qui se prétendent réalistes, naturalistes,
impressionnistes. Tas de farceurs, moins de paroles et plus
d'œuvres !
Je repousse, cher Monsieur, l'exagération de vos éloges, mais
j'accepte l'assurance de votre sympathie - vous serre la main
cordialement,
et suis votre

Croisset, près Rouen.
Lundi soir 3 juin.

À Guy de Maupassant

[Croisset, 22 ou 23 janvier 1880].

Mon chéri,
Le titre est bon. « *Des vers, par G. de M.* ». Gardez-le !
Je doute que ma lettre à Mme Charpentier vous serve à quel-
que chose ? Elle a dû lui parvenir le jour même de son accou-
chement ? Et son époux était *alité*, détail que j'ai su par Mme
Régnier. - Mais c'est samedi que paraît le commencement du
Château des Cœurs, - après quoi j'écirai audit Charpentier «
lui-même ». - Et lui reparlerai de vous. - Mais allez souvent
dans sa boutique ! Assommez-le ! Importunez-le ! Fatiguez-le
! C'est là la méthode. À force d'embêter les gens, ils cèdent.

Je compte sur vous (*si pecunia licet*) pendant les jours
gras, c'est-à-dire dans une quinzaine. - Arrangez-vous pour
passer ici au moins *un jour plein*. - Et prévenez-moi un peu
d'avance.

Maintenant, je prépare mon dernier chapitre : *l'éducation*. Si
je pouvais fouiller dans la bibliothèque de votre Ministère, j'y
trouverais, j'en suis sûr, des trésors ! - Mais par où commen-
cer les recherches ? Il me faudrait des choses *caractéristiques*
comme programmes d'études - et comme MÉTHODES.
Je veux montrer que l'Éducation, quelle qu'elle soit, ne signi-
fie pas grand-chose, et que la Nature fait tout, ou presque
tout.
Avez-vous un catalogue de votre bibliothèque ? Parcourez-le.
Et voyez ce qui peut me servir.
Si je vous lisais mon plan, vous verriez ce qui me convien-
drait. Il sera fait dans une quinzaine.
Tenez-moi au courant de ce qui vous concerne chez Charpen-
tier. Et pensez à moi.
Caroline est venue ici samedi, et en est repartie ce matin.
Je vous embrasse tendrement.
Votre vieux.

N.B. Je ne sais pas du tout en quels termes faire ma de-
mande à M. Turquet. *Envoyez-moi un modèle.*
Un buste de L. Bouilhet que doit faire M. Guillaume pour
orner une fontaine qui sera encastrée dans la nouvelle biblio-
thèque de Rouen - buste et fontaine érigés par souscription
publique. Là-dessus, réponse très prompte.
On me talonne.

.....
Pour les notes et variantes, consulter la Correspondance V
(janvier 1876 - mai 1880), Gallimard, La Pléiade, 2007.

© Gallimard, 2007

Sites internet

Le site Flaubert
Centre Flaubert de l'université de Rouen
<http://flaubert.univ-rouen.fr/>

Les manuscrits de Madame Bovary
<http://www.univ-rouen.fr/psi/BOVARY/index.htm>

Les Amis de Flaubert et de Maupassant
<http://www.amis-flaubert-maupassant.fr/>

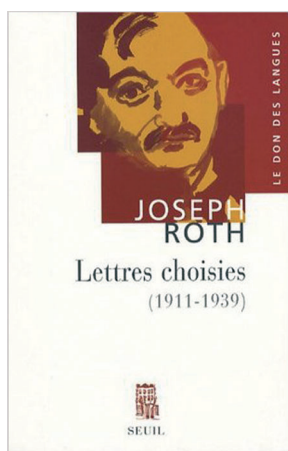
Institut des textes et manuscrits modernes
<http://www.item.ens.fr/>

Editions Gallimard
<http://www.gallimard.fr/>

Carnet nomade
par Colette Fellous
La Correspondance de Flaubert
Yvan Leclerc
France Culture : http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/carnet_nomade/archives.php

Joseph Roth Lettres choisies 1911-1939

Par Corinne Amar



On connaît peu ou pas cet écrivain autrichien, romancier, grand prosateur de la première moitié du XXe siècle et tout autant grand journaliste, né en 1894 en Galicie, près de la frontière russe, mort, jeune, à Paris, à l'âge de quarante-cinq ans. La correspondance de Joseph Roth, mise à la lumière par Stéphane Pesnel (récompensé par le prix Sévigné 2007) qui lui

rend hommage, permet d'ouvrir en même temps que vingt-huit années d'une vie déjà commencée, tout le visage d'une époque ; celle de la crise politique de l'Europe et de la menace montante du nazisme, celle d'un intellectuel juif allemand, témoin de cette crise, désespéré d'une Autriche perdue, apatride et contraint de l'être, lorsque Hitler arrive au pouvoir, en 1933, parce que « ses origines juives, sa sensibilité humaniste et son exceptionnelle clairvoyance politique » lui avaient dicté le choix de l'exil en France. Lire cette correspondance, c'est suivre, depuis les années de jeunesse, l'autoportrait d'un écrivain de culture à la fois juive, slave et allemande, attaché à la littérature et à l'écriture, conscient de la fondamentale question de la responsabilité morale de l'écrivain, attaché à sa langue allemande envers et contre tout, qui écrit comme il souffre, réinvente parfois son histoire et son identité, se confie, enjoué, affectueux, à ses jeunes cousines, nous fait partager une correspondance des plus lucides et des plus riches avec son contemporain Stefan Zweig (1881-1942), son grand interlocuteur pendant plus d'une dizaine d'années, laisse toute sa vulnérabilité, sa détresse infinie s'épancher, lorsqu'il écrit à sa traductrice et chère confidente Blanche Gidon, à qui il avouera - misérablement malade, buveur, honteusement pauvre - que son « cœur est aussi vide qu'un désert et

aussi obscur qu'une fosse souterraine » (8 mai 1936), alors qu'il se laisse, peu à peu, mourir. Dans ses jeunes années, il étudie la philosophie et les lettres, à Lemberg, puis à Vienne. Il est correspondant de guerre, pendant la Première Guerre mondiale. Dès 1923, à Vienne à nouveau, il devient journaliste - chronique, reporte, croque faits quotidiens, observations, aperçus de destins individuels -, excelle dans cette carrière, qu'il mènera toujours de front avec celle de romancier. En 1932, un an avant de quitter l'Allemagne pour la France et l'exil définitif, il achève son œuvre la plus célèbre ; roman historique et magistrale analyse, *La Marche de Radeztky* (1932) retrace la chute de l'Empire austro-hongrois et la désintégration de la société autrichienne à travers trois générations de la famille von Trotta. En 1933, il est à Paris. Joseph Roth collabore à des journaux d'émigrés allemands, poursuit son œuvre romanesque, voyage un temps en Europe puis finit par ne plus bouger du minuscule périmètre parisien qui lui sert d'asile, à jamais nostalgique d'un paradis perdu sinon malade de lui-même et malheureux de la consolidation du pouvoir hitlérien. Les lettres des débuts le montrent léger, empli d'humour, d'énergie de vie, heureux de rêver. Ainsi, à sa cousine, Paula, à qui il raconte sa vie d'étudiant, en 1916, de Vienne, il écrit : « *Aujourd'hui, aujourd'hui seulement, je suis à la fois doge de Venise et va-nu-pieds italien, mais demain, demain, je serai de nouveau un poète allemand perdu dans ses rêves, un amoureux de l'art, un étudiant en littérature allemande inscrit en sixième semestre et disciple du professeur Brecht. (...) J'ai un sofa rouge avec des décorations jaunes, je vais bientôt m'y allonger pour faire un somme. Il est maintenant trois heures et je resterai allongé jusqu'à cinq heures. Puis je ferai ma toilette et j'irai me promener.* » (p.26). Plus tard, au milieu de vœux qu'il lui adresse, il lui souhaitera de ne jamais perdre le rire. « *Le rire est une clochette au son léger et argentin qu'un bon génie nous a donnée pour qu'elle nous accompagne sur le chemin de notre vie. Mais parce qu'elle est si légère et difficile à garder bien en main, on risque de la perdre. Quelque part en chemin. Et le destin vient à passer avec ses bottes aux semelles épaisses et le foule aux pieds, ce rire.* » (p.27). Vœu prémonitoire, qu'il s'était peut-être adressé à lui-même, pour se préserver de ce qu'il n'allait pas tarder à perdre ?... Il écrit, il écrit chaque jour, dans « *le seul but - dit-il - de me perdre dans des destins imaginaires* ». Il écrit avec acharnement, mais le cœur n'y est bientôt plus. À Stefan Zweig, le 23 octobre 1930, il confie : « *Qui ne se sentirait pas écoeuré par la situation politique ? Vous avez raison, l'Europe est en train de se suicider, et la lenteur et la*

cruauté de ce suicide proviennent du fait que c'est un cadavre qui est en train de se suicider. Cette lente agonie présente une similitude diaboliquement troublante avec une psychose. C'est à cela que ressemble le suicide d'un psychotique. Le diable gouverne véritablement le monde. » (p.201). Près d'une dizaine d'années plus tard, avant de mourir, il est conscient que « cette décennie, avec ce qu'elle contient d'intense perversité infernale, aurait de quoi dés-honorer des siècles ».

Pour Joseph Roth, comme pour les héros de ses romans, l'innocence existentielle est à jamais perdue. Ses dernières lettres, à Stefan Zweig comme à Blanche Gidon le montrent inquiet, amer, pessimiste, épuisé par des corrections de manuscrit, en proie à des souffrances indicibles, préoccupé de trouver de l'argent pour survivre, soucieux de se désintoxiquer de l'alcool qui le détruit, loin d'être en bonne santé.

Le 16 juin 1936, il écrit à Blanche Gidon : « Depuis environ trois ou quatre semaines, je ne bois plus une goutte d'eau de vie. Ma situation ne s'en est pas améliorée pour autant. Et ma santé n'est guère meilleure. Au moment où l'on se trouve tout au bord du précipice, ce genre de considérations n'a plus guère de sens. Mais je ne bois que du vin, mes pieds sont tout de même enflés, mon cœur est rempli de chagrin, aussi lourd qu'une pierre, et face à moi il n'y a que le vide au sens propre du terme. C'est un sentiment effroyable que de ne pas savoir, de ne pas savoir le moins du monde de quoi on va vivre la semaine qui vient. Il y a seize ans, je pouvais le supporter. Aujourd'hui je ne le peux plus. » (p. 504). Sa dernière lettre connue, c'est à elle encore qu'il l'adressera. Il meurt le 27 mai 1939, à l'hôpital ; lui aura été épargnée la douleur de la déclaration de guerre, de la débâcle, de la Shoah. Dans un cimetière de banlieue, on peut lire sur la dalle grise cette simple indication : « Poète autrichien », alors qu'il avait, dit-on (cf. Joseph Roth, *le saint buveur* de Géza von Cziffra/Anatolia/Éditions du Rocher), exprimé le désir, que cette phrase de Kleist fût gravée sur sa tombe : « La vérité c'est que personne ne peut rien pour moi sur cette terre ».

Joseph Roth

Lettres choisies (1911-1939)

Traduction et édition de Stéphane Pesnel

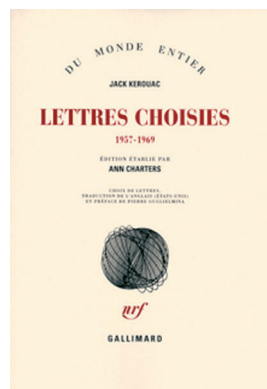
Éditions du Seuil, avril 2007

Prix Sévigné novembre 2007



Jack Kerouac Lettres choisies 1957-1969

Par Olivier Plat



Le second volume des *Lettres choisies* de Kerouac porte sur les années 1957-1969, celles des *Anges de la Désolation*, de *Satori à Paris* et de *Big Sur*, celles aussi de la célébrité que va lui valoir *Sur la route* et qui le détruira inexorablement. 1957, année de la publication de *Sur la route*, écrit en 1951 ; Kerouac a 35 ans

et il a déjà écrit la majeure partie de son œuvre. Il ne veut pas devenir comme Steinbeck : « membre de sociétés littéraires pestilentielles avec encore des déjeuners, encore des bavardages, encore des honneurs » et finir en homme d'affaires « avec une secrétaire et des piles de courrier ». Il voudrait rester le « Ti Jean qui se cachait dans sa chambre de Sarah Avenue et dessinait ses bandes dessinées » et continuer à être un clochard : « c'est le secret de ma joie et sans ma joie il n'y a rien à écrire ». « On the road », de Kerouac, « The Naked Lunch » de Burroughs, « Howl » de Ginsberg, « la Renaissance Littéraire Américaine et Mondiale » est en marche avec les écrivains de la Beat Generation, encore faut-il vouloir se débarrasser de « tous ces débris obscurantistes et inhibés de grammaire et de littérature » et mettre de côté les « Grands Ciseaux Castrateurs ». 1957-1969, les années de la célébrité et « à quel point il est atroce d'être connu, au moins en Amérique ». Kerouac ne se reconnaît pas dans le miroir que lui tendent les critiques et le public, il n'est pas

« aussi dingue et irresponsable » que certains qui l'admirent « pour de mauvaises raisons » voudraient qu'il soit, le Kerouac de la maturité n'est plus cet « étudiant enthousiaste qui éprouvait des sentiments lyriques pour l'Amérique ». Le divorce va aller en s'accroissant, et l'alcoolisme de Kerouac aussi, qui alimente la légende du personnage public qu'il est devenu au détriment de l'écrivain, qui doit se battre afin que ses livres soient publiés ou qu'ils ne soient pas tronqués, amputés de cet incroyable musicalité – son, rythme et mesure – de cet artiste « à l'ancienne et passionné » qui revendique « de souffler aussi profond que Lee Konitz en 1951 ». Mais c'est toujours la même chose, déjà « *On the road* » avait été caviardé de virgules, coupant le cri rythmique en trois ou en quatre, transformant le swing en une prose « d'une maîtresse peu naturelle (parce que castrée) », et le texte expurgé de ses passages les plus sensibles. « *Je peindrai donc ce que je vois, couleur et trait, exactement, vite...* » Retour à Van Gogh en passant par Shakespeare et ses « pensées folles comme l'éclair » Les références littéraires de Kerouac parlent d'elles-mêmes : Shakespeare, Dostoïevski, Proust, Joyce, Céline, Burroughs et Thomas Wolfe qui fut à l'origine de *The Town & the city*, passé inaperçu lors de sa publication en 1950. Les lettres témoignent de cette obsession d'écrire de quinze années, dans un voyage secret à l'intérieur de soi afin de laisser « l'inconscient admettre sa langue désinhibée, intéressante nécessaire et donc "moderne" », de ces effondrements entre deux livres traversés de périodes d'abattement ou d'aspiration à la solitude : « *si seulement je pouvais passer un mois seul, et sourire et me parler à moi-même.* » Mais ce sont aussi les années soixante qui se dessinent en filigrane : drogues (la plupart des livres de Kerouac ont été écrits sous l'influence de la Benzédrine), sexe, abus chronique d'alcool (conforme en cela à une tradition bien américaine : Poe, Fitzgerald, Faulkner, Hemingway etc.), allers et retours insensés dans l'espace à la recherche d'une Amérique mythique qu'ont conté avant lui Whitman, Melville, Thoreau, aspiration religieuse (le bouddhisme en particulier) disent cette recherche de l'absolu, « *ce besoin de sentir l'extase à tout moment* » à laquelle s'identifieront toute une génération de lecteurs de *Sur la route*. Les années 1957-1969 sont aussi celles du lent déclin de Kerouac dont la correspondance se fait l'écho. Kerouac s'éloigne de Ginsberg, il refuse d'être le porte-drapeau de « ces bea-

tniks qui affichent leur haine de l'Amérique sur des banderoles », il boit de plus en plus, vivant chez lui avec « Mémère », « exposé aux invasions quotidiennes de toutes sortes », il se veut « Conservateur Catholique ». Fatigué, il aspire au repos « dans un bureau fleuri du triste minuit mexicain, avec un grand jardin clos et des lézards peut-être... » Il meurt en 1969, d'une grave hémorragie abdominale.

Jack Kerouac

Lettres choisies (1957-1969)

Édition établie par Ann Charters

Traduction et préface de Pierre Guglielmina

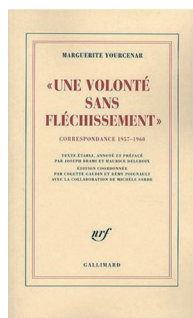
Éditions Gallimard, Coll. Du monde entier

novembre 2007

Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

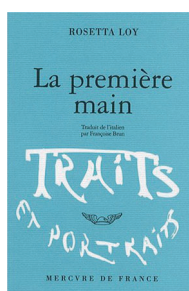
Correspondances



Marguerite Yourcenar, *Une volonté sans fléchissement - correspondance 1957-1960*.

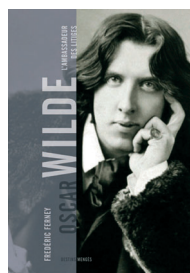
« [...] une attention perpétuellement en éveil, une volonté sans fléchissement et sans raidissement dont bien peu de nous sont capables, surtout au milieu des vaines violences, des bruyants lieux communs, et des écrasantes routines de notre temps. » Dans cette réponse à un universitaire, où elle revient sur les qualités d'Hadrien érigées en mode de vie, Marguerite Yourcenar livre en vérité beaucoup de son propre tempérament. Une solide détermination se dégage en effet des lettres

écrites de 1957 à 1960, depuis l'île des Monts-Déserts dans le Maine où elle vit avec sa compagne Grace Frick ou lors de ses fréquents voyages. Par moments, les missives laissent filtrer des considérations personnelles, mais ce qui l'emporte toujours c'est le souci constant de l'œuvre, celle en cours d'élaboration, celle en cours de publication ou déjà éditée qu'elle défend coûte que coûte parfois même par recours judiciaire. Colossale capacité de travail, de recherche documentaire pour ses divers projets d'essais, pour ses conférences mais aussi curiosité pour la production littéraire d'autres auteurs qui lui soumettent leurs ouvrages. Après le succès mondial des *Mémoires d'Hadrien*, la fiction est en suspens bien que se dessine déjà *L'Oeuvre au Noir* en gestation. Éd. Gallimard, Blanche, 28 €.



Rosetta Loy, *La première main*. Traduction de l'italien Françoise Brun. Rosetta Loy avait déjà distillé des souvenirs intimes dans ses romans mais ne s'était jamais prêtée à l'exercice purement autobiographique. C'est chose faite avec cet autoportrait tout en finesse où l'élé-gance des photos en noir et blanc des années 30 répond à la délicatesse de la mémoire. La romancière n'a rien oublié de la petite fille à la santé fragile, dernière d'une famille de quatre enfants, qui vouait un amour inconditionnel à son père, un riche industriel. Elle se souvient des couleurs et des odeurs d'une vie do-

rée à Rome, ou dans les lieux de villégiature sur fond d'Italie fasciste. Elle évoque ses joies et ses premiers déchirements : la mort de sa première nourrice, la séparation d'avec sa nourrice Gina, la douce protection de Francesco le chauffeur, la ronde des gouvernantes, sa maladie ou encore la peur des bombardements. D'autres sensations, celles de ses amours d'adulte, se superposent aux émotions de l'enfance dans une même et seule continuité poétique. Éd. Mercure de France, 200 p, 21,50 €.



Frédéric Ferney, *Oscar Wilde ou les cendres de la gloire*. Né à Dublin en 1854 d'un père chirurgien et d'une mère originale qui écrit des poèmes, se voudrait aristocrate, tient salon et lui transmet son goût pour les mythes et les légendes celtes, Yeats, Dante et Balzac, le jeune Oscar Wilde aiguise sa vivacité d'esprit, son besoin d'être admiré et se projette dans un avenir tout de splendeur et de célébrité. « *Je suis de ceux qui sont faits pour les exceptions, non pour les lois.* » Brillant élève au collège d'Oxford, il y conforte son enthousiasme

pour l'esthétique de la Grèce Antique et de la Renaissance et décide de consacrer sa vie à la recherche de la beauté et de la passion, au risque de se consumer tout à fait dans cette entreprise. Frivole, orgueilleux, cynique, provocateur, il irrite la société victorienne par la teneur de ses écrits, de ses déclarations et par ses frasques et court à sa perte, malgré son succès, quand éclate le scandale de sa liaison avec Lord Alfred Douglas. S'il ne reconnaît pas à Wilde les qualités littéraires de l'artiste accompli, Frédéric Ferney ne cache cependant pas sa fascination pour cet incorrigible dandy, qui a passé son temps à brouiller les pistes, dissimulant au mieux sa grande sensibilité et ses contradictions, écartelé entre la tentation de se dévoiler et celle d'avancer toujours masqué.

« *Si tout art, y compris l'art de vivre, est invention d'une forme plus belle que la réalité, alors Oscar est l'auteur d'un chef-d'œuvre : sa vie.* » Une très belle iconographie se mêle à la plume du biographe. Éd. Mengès, 220 p, 25 €

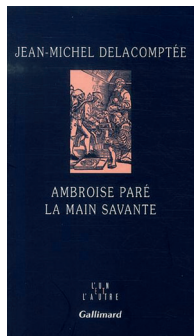


Donald Antrim, *La vie d'après*. Traduction de l'américain Francis Kerline.

« *Quand nous disons, dans le langage courant, que nous mourons d'en-vie pour telle chose ou d'amour pour telle personne, nous oublions souvent le sens littéral caché derrière la métaphore. J'étais un garçon qui se mourait, pour sa mère, qui accomplissait obstinément à sa place le travail de mort qu'elle avait commencé dès avant ma naissance.* »

En août 2000, Donald Antrim perd sa mère et pense qu'il va enfin pouvoir

vivre. Il croit en avoir fini avec ce sentiment de tragédie qui



Jean-Michel Delacomptée, *Ambroise Paré. La main savante*. Parce que la main était tout chez l'homme, elle s'imposa dans le titre : dans un tête-à-tête entre lui et « l'autre », original, littéraire, poétique, l'écrivain et essayiste Jean-Michel Delacomptée retrace la vie et l'œuvre du grand chirurgien Ambroise Paré - né en 1509, mort en 1590 -, de celui qui, praticien de la Renaissance, initia la chirurgie moderne ; au fil des pages, il nous conduit dans le cœur même de l'histoire de la médecine, narre une manière inédite de la pratiquer, d'aborder la maladie et le corps, dans une époque de peurs, d'épidémies fatales, de guerres, de barbarie.

D'origine modeste, apprenti-barbier d'abord, non loin de son village de Mayenne, où il manie le rasoir et se familiarise tout autant avec les saignées, les ulcères, Ambroise Paré s'instruira seul, auprès des maîtres, auprès des livres. En 1533, à Paris, admis en qualité de barbier-infirmier à l'Hôtel-Dieu, il y fait son apprentissage de chirurgien ; « *Ce n'est rien, dit-il, de feuilleter les livres, de gazouiller, de caqueter en chaire de la chirurgie, si la main ne met en usage ce que la raison ordonne* ». L'Hôtel-Dieu couvert des blessés des champs de batailles « sculptera sa main », car « on y mourait beaucoup, mais surtout on y disséquait souvent ». Il y observe malades et cadavres, enrichit son savoir anatomique, pratique la dissection. Il devient chirurgien des armées, est sur tous les fronts de toutes les batailles, et sa main et sa tête font l'expérience d'un sens de la médecine hors du commun, alors qu'il met en place des stratégies de guérison, remettant en cause, des siècles de brutale et inefficace thérapeutique. En complément d'opérations chirurgicales nécessaires, il soigne par la douceur des plantes, de feuilles de nénuphar, ou encore de mélange de miel et de vinaigre, prescrit à l'un de ses patients, marquis agonisant, oeufs mollets et raisins de Damas confits, « *viandes rôties et de digestion facile, avec des sauces d'orange, de verjus d'oseille, de grenade aigre* » puis « *grains d'opium pour dormir* », enfin, « *violes, violons et amuseurs pour le distraire* ». Le marquis renaît. Paré « rassurait les patients toujours et partout, et semant l'espoir il réussissait où les autres échouaient ». Homme de science et de recherche, homme de lettres aussi - qui écrivait tous ses travaux en français -, poète encore, il mit, en tout, son art au service de la vertu, et soigna les Princes, comme il soigna les Rois, comme il soigna les Pauvres. Éd. Gallimard, collection L'un et l'autre, 264 p. 19.90 €. [Corinne Amar]

Journaux



Anaïs Nin, *Henry et June : Les cahiers secrets*. Traduction de l'américain Béatrice Commengé. Anaïs Nin avait écarté de la version originale de son journal, publié aux États-Unis en 1966, les passages relatifs à son mari et à ses amants. Cette nouvelle édition de textes choisis dans les cahiers rédigés d'octobre 1931 à octobre 1932, redonne à l'histoire passionnelle qui la lia à Henry et June Miller sa dimension la plus ardente et met davantage en lumière l'impact déterminant qu'eut cette rencontre sur son œuvre et sur sa perception de sa propre identité.

À l'automne 1931, la jeune femme de 28 ans qu'est Anaïs Nin, travaille à un ouvrage sur D.H. Lawrence, confie ses doutes et ses espoirs à son journal depuis l'enfance et ne sait pas encore qu'elle va bientôt basculer dans une vie plus intense qu'elle appelle de toute son âme et de tout son corps. D'abord enivrée par la beauté, le pouvoir érotique et le parfum d'aventurière de

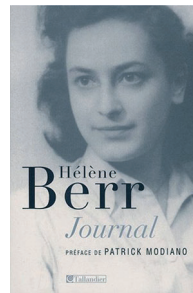
June, elle succombe très vite à l'intelligence et à la sensualité d'Henry Miller au point de connaître avec lui un amour absolu qui vient ébranler l'existence rassurante qu'elle s'est construite auprès de son mari Hugh Guiler.

« *Être avec lui, c'est comme être prise dans un incendie de forêt. Chaque fois, de nouvelles parcelles de mon corps sont réveillées et brûlées. C'est un incendiaire. Je le quitte dans une fièvre qui ne veut pas tomber.* »

Elle découvre des horizons charnels et des profondeurs intellectuelles jusques là insoupçonnées. Enfin révélée à elle-même, elle a soif de jouissance, revendique son « animalité », préfère obéir à son attraction pour les êtres tourmentés plutôt que de se soumettre à une vie raisonnable conforme aux conventions sociales. Elle s'abandonne tout entière à la puissance sexuelle et imaginative et trouve dans cette inépuisable vitalité, la liberté et la force créatrice dont elle rêvait.

« *Notre travail, notre imagination littéraire sont monstrueux. Notre amour est humain [...] Il existe des joies diaboliques connues seulement des écrivains. Son style musclé et mon style émaillé luttent et copulent sans se nuire. Mais, dès que je le touche, s'accomplit aussitôt le miracle humain.* »

Éd. Stock, La Cosmopolite, 329 p, 19 €.



Hélène Berr, *Journal 1942-1944*.

Préface de Patrick Modiano. Hélène Berr est déportée à Auschwitz le 27 mars 1944, le jour de son anniversaire puis meurt à Bergen-Belsen en avril 1945 à 24 ans, quelques mois avant la libération du camp. Elle laisse un journal poignant, à la portée historique et littéraire exceptionnelle, qui débute le 7 avril 1942 encore empli de toutes les promesses qui s'offrent à une jeune femme de 21 ans et s'achève le 15 février 1944 sur ces mots empruntés *Au cœur des ténèbres* de Conrad : « *Horror ! Horror ! Horror !* » Grâce à Andrée Bardiau, la

cuisinière de la famille à qui Hélène confiait ses cahiers, à Jean Morawiecki le destinataire et à Mariette Job, sa nièce, qui est parvenue à vaincre les résistances familiales, la voix de cette jeune juive dans le Paris occupé nous parvient enfin. Issue de la haute bourgeoisie, elle se distingue dans ses études de littérature anglaise, joue du violon, s'émervaille de la beauté de la ville sous la lumière printanière, arpente le Quartier Latin avec ses amis de la Sorbonne et vibre d'un amour naissant pour Jean Morawiecki. Au sein de l'Entraide temporaire et de l'Ugif, elle s'occupe d'enfants juifs et témoigne au fil des mois, entre révolte et désespoir d'un quotidien toujours plus menaçant. Lois anti-juives de Vichy, humiliation de l'étoile jaune, arrestations des proches, récits inconcevables d'extermination, Hélène dans sa grande lucidité pressent le pire.

« *La seule expérience de l'immortalité de l'âme que nous puissions avoir avec sûreté, c'est cette immortalité qui consiste en la persistance du souvenir des morts parmi les vivants.* » Éd. Tallandier, 20 €.



Evelyn Lever, *Journal d'une reine*.

Evelyn Lever, historienne spécialiste de l'Ancien Régime s'est glissée dans les traces de Marie-Antoinette pour imaginer ce journal. Vingt-deux années d'intrigues, d'hostilité, d'ennui, de fêtes fastueuses à la cour de Versailles aux règles impitoyables sont ici retracées, depuis l'arrivée de Marie-Antoinette à 14 ans pour s'unir au dauphin jusqu'à la chute de la monarchie en 1792 qui lui sera fatale. Tout y est, tous les épisodes et tous les protagonistes du destin de cette reine qui considérée comme trop légère n'a pas vu se profiler la colère du peuple et la fin d'un monde. Éd. Tallandier, collection Textu, 8 €.

Entretien avec Evelyn Lever sur le site de la Fondation La Poste (http://www.fondationlaposte.org/article.php3?id_article=885)

Agenda

Séminaire

Genèse et correspondances II Ecole Normale Supérieure - Salle des Actes

Une correspondance d'écrivain peut-elle être considérée comme un objet génétique ? Bien qu'elle ait été posée à différentes reprises, cette question n'a jamais fait l'objet d'une réflexion approfondie. C'est une telle lacune que ce séminaire voudrait s'efforcer de combler.

On réfléchira, avant tout, à la situation de la correspondance comme archive de l'œuvre littéraire : gardant la trace des documents utilisés, permettant de saisir les étapes suivies par l'élaboration d'une œuvre, offrant des commentaires de l'écrivain sur son propre travail d'écriture. En dehors des cas dans lesquels la correspondance sert d'auxiliaire aux études de genèse, on s'intéressera aussi à des situations plus ambiguës, où la frontière s'estompe entre témoignage sur l'œuvre, brouillon même de l'œuvre, avant-texte, moyen de diffusion : lettres où, oubliant son destinataire, l'écrivain se lance dans la première esquisse d'une œuvre, la première ébauche d'un passage ; lettres reprises ultérieurement dans l'œuvre ; lettres communiquant des textes inédits non publiés du vivant de l'auteur, posant à l'éditeur moderne la question du statut de ces textes...

Deux problèmes seront particulièrement envisagés : la confrontation du commentaire épistolaire portant sur l'œuvre en cours avec les éléments du dossier génétique ; la question du « rôle » des correspondants dans le dispositif génétique de l'écriture.

- En 2006-2007, les interventions faites au cours de ce séminaire ont exploré les correspondances de Stendhal, de Tocqueville, de Balzac, de Flaubert, des frères Goncourt, de Zola et de Proust.

- Au cours de l'année 2007-2008, on se propose d'élargir le champ de cette enquête en allant au-delà du roman du XIX^e siècle et en se tournant vers d'autres genres littéraires ou d'autres formes d'expression.

Les séances ont lieu le lundi de 17h00 à 19h00 à l'ENS, 45 rue d'Ulm, 75005 ; Salle des Actes.

Le 12 novembre 2007 (17h - 19h)

Daniel Bougnoux « Correspondance Aragon »

Le 10 décembre 2007 (17h - 19h)

Micheline Hontebeyrie « Paul Valéry : Correspondance[s] et Résonances »

Le 11 février 2008 (17h - 19h)

Anne Mary « De la correspondance au journal de bord : le dialogue dans l'écriture théâtrale et philosophique de Gabriel Marcel »

Le 17 mars 2008 (17h - 19h)

Bertrand Marchal « Génétique et Correspondance : le cas Mallarmé »

Le 19 mai 2008 (17h - 19h)

Eliane Dezon-Jones et Michelle Sarde « Marguerite Yourcenar. Écrire (de) l'exil »

Le 2 juin 2008 (17h - 19h)

Michèle Sacquin « Entretien avec Clément ROSSET »

Coordination : Françoise Leriche (ITEM, CNRS / Université Stendhal-Grenoble III) francoise.leriche@wanadoo.fr et Alain Pagès (ITEM, CNRS / Université Paris III-Sorbonne nouvelle) pagesal2@wanadoo.fr

Expositions

**Exposition « La Poste inspire des artistes »****Musée de La Poste****Du 11 mars 2008 au 31 octobre 2008**

L'exposition « La Poste inspire des artistes » permet de découvrir le rôle de La Poste dans l'art des XXe et XXIe siècles. Commanditaire d'œuvres d'art pour la série artistique de timbres-poste, La Poste est aussi une source d'inspiration pour de nombreux artistes. Cet événement exceptionnel réunit plus de 150 œuvres provenant en majorité des collections du Musée de La Poste, souvent méconnues du public.

Dans une première salle, les visiteurs découvrent les maquettes des timbres-poste de la série artistique commandés par La Poste depuis 1974. Ce sont des œuvres originales signées par Agam,

Alechinsky, Arman, Dewasne, Manessier, Pignon, Soulages, Vasarely, Zao Wou-Ki, Miró...

Les deux salles suivantes sont consacrées à l'art postal. La scénographie met en valeur chaque médium postal utilisé et détourné par les artistes tels les cartes postales, les boîtes aux lettres, les sacs postaux, les timbres-poste ou les enveloppes. Citons : Les « Compressions de Chèques postaux et de timbres-poste » de César, l'« Accumulation de timbres-poste » d'Arman, les boîtes aux lettres de Skall, Patrick Raynaud, Ben, Saul Kaminer, la « Boîte alerte. Missives lascives » de Duchamp, les sacs postaux de Télémaque, de l'artiste israélienne Varda Carmeli, de Claude Viallat, les séries de cartes postales créées par les Surréalistes, les Futuristes, Joseph Beuys, Klein, une série de 40 cartes de l'artiste Japonais On Kawara, les enveloppes de Buraglio, Calder, Arroyo, Jean-Pierre Raynaud, André-Pierre Arnal, Christo, Saura... Dans le dernier espace, la jeune génération de créateurs est mise en avant avec les photographies de Véronique Boyens et Arja Hyytiäinen et les figures textiles de Hélène Barrier. L'exposition se clôt avec l'œuvre numérique et interactive de l'artiste Miguel Chevalier, « L'envolée du courrier » sur une musique de J.B. Baboni, commande du Musée de La Poste spécialement pour cette exposition. (Communication du Musée de la Poste)

Commissaire de l'exposition : Emilie BERNARD

Musée de la Poste

34 Bd de Vaugirard – 75015 PARIS

Tél : 01 42 79 24 24

Ouvert du lundi au samedi de 10h à 18h

Fermé dimanche et jours fériés

Entrée : 5.00 Tarif Réduit : 3.50

Gratuit pour les moins de 18 ans

www.museedelaposte.fr

**Exposition «Guerre et Poste L'extraordinaire quotidien des Français en temps de guerre de 1870 à 1945»****Musée de la Poste****Jusqu'au 15 mars 2008**

Plus de 600 objets et documents, 20 dessins originaux de Jacques Tardi évoquent la vie des Français pendant les trois derniers conflits qui ont marqué la France (guerres de 1870-1871, 1914-1918 et 1939-1945) avec une approche résolument humaine mais aussi postale.

« Guerre et Poste » est l'occasion de rappeler le rôle essentiel de la poste en temps de guerre, temps de l'absence, temps de l'espoir de jours meilleurs et de nouvelles. Maintenir le lien postal n'est pas seulement un enjeu stratégique. La correspondance est essentielle pour briser l'attente du quotidien.

Le parti pris de l'exposition est de mettre en valeur le rôle particulier que la poste a joué durant les périodes de guerre de deux points de vue : l'institutionnel et le sensible. Non seulement sont présentés les moyens extraordinaires mis en place pour transmettre les messages écrits dans des conditions exceptionnelles, mais aussi, la mise en scène des correspondants eux-mêmes, la façon dont ils appréhendaient le monde immédiat qui les entourait, pour les soldats comme pour les familles. Les lettres dont on découvre le contenu au moyen d'appareils audio, scandent un parcours qui mêle objets d'histoire postale et objets de la vie quotidienne. Des manipulations sont intégrées dans la scénographie. (Communication du Musée de la Poste)



© Viallat Claude © Adagp Paris, 2007

Claude Viallat - Les Toiles postales Musée de la Poste Jusqu'au 22 février 2008

L'exposition présente un ensemble d'œuvres de l'artiste Nîmois, fruit de sa double collaboration avec La Poste en 2005 et en 2006.

Sont notamment exposées une série d'une vingtaine d'acryliques sur sacs postaux et la maquette du timbre-poste émis en 2006 en hommage à l'artiste.

« *La Poste c'est le lien entre les personnes, c'est l'écriture et la relation avec les amis auxquels on écrit. Il y a un côté très affectif (...)* » déclare Claude Viallat, « (...) très fier que La Poste [lui] demande [de réaliser un timbre] ».

Membre fondateur du groupe Supports/Surfaces en 1970, célèbre pour sa remise en cause des matériaux traditionnels, imprégné par la tradition taurine de son enfance dans le Gard et habitué à travailler sur le thème de la tauromachie, Viallat a peint la maquette du timbre sur un tissu de cape de torero de couleur rose vif. Les motifs sont de couleur verte. Mais le défi est lancé pour l'artiste, cette fois-ci le support définitif sera un petit bout de papier de quelques cm2 alors que la toile originale mesure plus de 2 mètres. Selon le désir de Claude Viallat, La Poste n'a pas mis de contour blanc et l'œuvre, ainsi reproduite, semble se prolonger à l'infini au-delà des dentelures du timbre.

Sur la vingtaine de sacs présentés, la maquette originale et les différents projets, Claude Viallat reprend son motif-signature fruit du hasard et datant de 1966. Il s'agit d'une forme oblongue, ni figurative, ni géométrique, disposée en série, qu'il crée au pochoir. Point de départ contraignant qui laisse libre champ à toutes les libertés de créations possibles car, sans cesse à renouveler. Il travaille cette forme, la reproduit à chaque œuvre, sur des supports à chaque fois différents, bouts de tissus récupérés, bâches... mais toujours bruts et sans préparation. Quant aux couleurs, il les choisit par instinct, sans référence symbolique. Les aléas de la matière influent sur le traitement de la couleur. Selon l'artiste, « la manière dont réagit la couleur avec le support est très importante. Il y a à chaque fois ce travail du support et de la couleur par le support. ». Un aspect inattendu, une non volonté de résultat spécifique, une sensualité dans la technique font partie intégrante de l'œuvre.

(Communication du Musée de la Poste)

Un catalogue est édité à l'occasion de cette exposition dans lequel toutes les œuvres sont reproduites.

Musée de la Poste
34 Bd de Vaugirard – 75015 PARIS
Tél : 01 42 79 24 24
Ouvert du lundi au samedi de 10h à 18h
Fermé dimanche et jours fériés
Entrée : 5.00 Tarif Réduit : 3.50
Gratuit pour les moins de 18 ans
www.museedelaposte.fr



« Parlez-moi d'amour » Musée des Lettres et Manuscrits Du 11 décembre au 20 avril 2008

Heureux les amants séparés, dit-on. L'abondante correspondance que suscite toute séparation amoureuse regorge de surprises et de hardiesses ! Qu'elles soient enflammées, torrides, coquines, platoniques ou fébriles, les lettres d'amour sont toujours émouvantes et souvent passionnantes à lire.

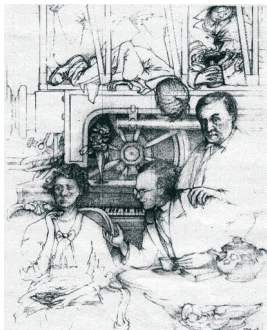
L'exposition « Parlez-moi d'amour » présente de nombreuses correspondances d'hommes politiques (Napoléon à Joséphine, Alexandre II à Katia Dolgorouky...), écrivains et poètes (Alexandre Dumas père, Alfred de Musset, Victor Hugo, Anatole France, Villiers de l'Isle Adam, Guy de Maupassant, Paul Verlaine, Guillaume Apollinaire...), artistes (Théodore Géricault, Francis Picabia...), chanteurs et comédiens (Jean Marais à Cocteau, Silvia Monfort à Pierre Grunberg, Edith Piaf à Marcel Cerdan...). Outre ces correspondances, l'exposition réunit un très bel ensemble de livres, photographies, cartes postales, boîtes et miroirs à messages et en exclusité, la dernière correspondance illustrée d'Antoine de Saint-Exupéry, *Le Dernier amour du Petit Prince*.

Autour de l'exposition :

Lectures et spectacles, tables rondes, dédicaces et signatures, concours, événements sont proposés autour de l'exposition par le Musée des Lettres et Manuscrits.

Musée des Lettres et Manuscrits
8, rue Nesle – 75006 Paris. Tél./Fax : 01 40 51 02 25
Courriel : info@museedeslettres.fr
Site internet : <http://www.museedeslettres.fr>

Souscription – Janvier - Février 2007



Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud

En 2005, la Société des Lecteurs de Georges Hyvernaud publiait le manuscrit écrit en captivité par Georges Hyvernaud, *Voie de garage*. Elle en propose aujourd'hui une suite sous le titre provisoire :

La Peau et les os et Le Wagon à vaches de l'édition à la réception : années 1945-1955

Ce recueil se veut une compilation exhaustive des courriers, annonces, articles, lettres et traces diverses relatifs aux livres qu'Hyvernaud donna à son retour de Poméranie. Si certains documents publiés ici ou là sont repris pour la cohérence du projet, la majeure partie est inédite. Présentés dans leur chronologie et leur contexte politico-littéraire, ils ajouteront à la connaissance de l'aventure éditoriale d'Hyvernaud et, au-delà, à celle des productions littéraires, édition et critique de ces années agitées d'après-guerre.

Sources principales : fonds Hyvernaud de l'IMEC ; archives de bibliothèques et conservatoires ; dossier ébauché par Andrée Hyvernaud ; témoignages d'élèves, amis, ou relations d'Hyvernaud.

N° spécial des Cahiers Georges Hyvernaud
présenté par Guy Durliat

15,5x21,5 cm – 220 pages dont 50 reproductions
impression par Plein Chant sur offset blanc 90 g
frontispice de J.-P. Berland
photographie inédite de G. Hyvernaud
notices biographiques d'écrivains et critiques
notices des journaux et revues
notes, annexes, index
Tirage limité à 250 exemplaires

N.B. Comme pour *Voie de garage*, les exemplaires des souscripteurs seront numérotés.

Renseignement, contact : site de la Société www.hyvernaud.org et guy.durliat@wanadoo.fr

(Communication de Guy Durliat)

Souscription (jusqu'au 29 février 2008) – Commande

La Peau et les os, Le Wagon à vaches d'Hyvernaud, de l'édition à la réception : 1945-1955

Nom et prénom :
Adresse :

Téléphone et messagerie :

Prix de l'exemplaire en souscription :	membres de la SLGH :	19 € franco
	non adhérents :	23 € franco
Après la date limite du 29 février 2008 :		28 € franco

NB. Pour une commande de plusieurs exemplaires, augmenter les frais de port de 1,5 € par ex. supplémentaire (4,5 € pour 2 ex...) - Tarifs de l'envoi en lettre prioritaire. Autres modes possibles sur demande.

Souscription/Commande de : ex. à € Total : €

Date et signature

À retourner, accompagné d'un chèque libellé à l'ordre « Société Lecteurs G. Hyvernaud » (ou de l'avis de virement au compte de la Société : BP Rives de Paris Magenta Re, n° 70192908220) à l'adresse :

SLGH/Guy Durliat 39 avenue du général Leclerc 91370 Verrières-le-Buisson

N.B. Les chèques ne seront encaissés qu'à la commande de l'impression.

Les actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondance, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de l'écriture.

Lundi 16 avril 2007, Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture et de la communication, a remis à La Fondation La Poste, représentée par Jean-Paul Bailly, président du Groupe La Poste, la **médaille de Grand Mécène** du Ministère de la culture et de la communication

Le timbre de la Fondation La Poste



Création d'Elisabeth Maupin
d'après M2baz © La Poste

Aide à l'édition de correspondances et aux publications qui valorisent l'écriture épistolaire

Arménie, la magie de l'écrit, Somogy, avril 2007. Catalogue de l'exposition de La Vieille Charité à Marseille, du 27 avril au 22 juillet. Origines et évolution de l'alphabet arménien et rôle de l'écrit dans la culture arménienne

Franz Marc : écrits et correspondances, ENSBA, 2007. Peintre expressionniste allemand, mort au front en 1916, fondateur avec Kandinsky du courant Die Blaue Reiter en 1911. Correspondances avec ses amis Kandinsky, Macke, Klee, Delaunay...

Gretel Adorno - Walter Benjamin : *Correspondance 1930-1940*, Gallimard 2007, Mai 2007. Reflet du Berlin intellectuel de la fin des années 1920.

Napoléon Bonaparte, *Correspondance générale, tome 4*, 1803-juillet 1804. Fayard, Mi-octobre 2007. 4ème volume sur 13.

Max Jacob, *Lettres à Louis Guillaume 1937-1944*, La Part commune, Juin 2007. Sur la dernière période de sa vie Max Jacob entretient une correspondance avec son ami le jeune poète Louis Guillaume.

Rimbaud : *Correspondance*, Fayard Automne 2007. Correspondance quasi complète du poète, enrichie de lettres inédites et de fac-similés.

Guillaume Apollinaire, «*Je pense à toi mon Lou*», Textuel, Sept. 2007. *Les Poèmes à Lou*, écrits du front entre octobre 1914 et septembre 1915, figurent parmi les plus beaux poèmes d'amour du XXe siècle. Replacés dans leur contexte épistolaire, ils font l'objet d'une édition fac-similaire de 71 lettres contenant poèmes et calligrammes commentées par Laurence Campa.

John Dos Passos, *Lettres à Germaine Lucas-Championnière, 1896-1970*, Gallimard-Arcade, Octobre 2007. Lettres inédites de l'écrivain américain à la jeune française.

Wagner - Liszt : *Correspondance*, Gallimard 2008. Cette correspondance s'échelonne de 1841 à 1882. Elle offre un tableau de la vie politique, intellectuelle et artistique en Europe et reflète le génie créateur des deux musiciens.

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

Portées par les ANCI des différentes régions

Exposition «Pascin, magicien du réel» au Musée Maillol à Paris. Du 14 février au 4 juin 2007. Visite privée de l'exposition le 13 mars

Printemps des Poètes, 9ème édition : du 5 au 18 mars. Dix poèmes imprimés sur des cartes postales (dont 2 écrits par des postiers) distribuées par les facteurs et dans les 3500 plus grands bureaux de poste.

Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Paris : 12 mars. Soirée lecture : *Lettres à Milena* de Franz Kafka lues par Robin Renucci. Ces lettres, écrites entre Mai et Novembre 1920 retracent une liaison aussi passionnée qu'éphémère. Mais leurs amours restent essentiellement épistolaires. Kafka s'éteint en 1924, Milena meurt 20 ans plus tard dans le camp de concentration de Ravensbrück

Foyer du théâtre de La Madeleine / Lecture par Lou Doillon de *Lettres intimes*. Du 6 mars au 6 mai (prolongation jusqu'au 25 mai)

Pierres vivantes Bourgogne, 3ème édition : mai à juillet Lectures de correspondances et dans le cadre de l'année René Char, lectures de ses lettres

Vauban la tour défend le roi. Création théâtrale. A partir de juillet 2007. Tricentenaire de la Mort de Vauban / Représentations notamment au sein des sites fortifiés par le Maréchal.

Colloques « Archives épistolaires et histoire » à Cerisy La Salle. Du 1er au 8 septembre. Soutien du colloque « Prosper Mérimée ». De Mai à Septembre 2007

Festival du Mot La Charité sur- Loire 3ème édition. Du 6 au 10 Juin. Lectures de correspondances

Les Rencontres de la Nuit / Paris Batignolles. Du 12 au 17 Juin. Lectures de correspondances

Le Marathon des Mots Toulouse, 3ème édition : du 13 au 17 juin 2007. Soutien du cycle de lectures «Lettres d'Admirations». Publication de 100 000 livrets rassemblant ces textes. Ces livrets seront offerts. Soutien des lectures « Aéropostale » ; Soutien soirée en langage des signes au Théâtre national de Toulouse

Festival de la Correspondance à Grignan, 12 ème édition. Du 4 au 8 juillet 2007. Sur le thème du cinéma, soutien d'une soirée et des cafés littéraires

« Les vies rêvées du Facteur Timio » théâtre itinérant et musical : 12 juillet. Représentation lors de la manifestation à Lombez (Gers) « les Soirées des Bords de Save ».

9ème salon du Livre Insulaire d'Ouessant, 22 au 26 août. Soutien au concours de correspondance organisé par La Poste du 13 juin au 13 juillet.

Opération « Corse je t'écris ». A partir de juin 2007. Proposer aux corses d'écrire et de donner leurs impressions sur leur île. Lecture de certaines lettres dans le cadre des 10e rencontres Internationales de théâtre en Corse (5 au 11 août 2007).

Les Sévignales à Vitry, 5ème édition : octobre 2006 à Octobre 2007. Concours de correspondances, soutien du concours adulte. Envoi des réalisations originales jusqu'au 30 juin /résultats septembre 2007

60ème anniversaire de la Semaine d'Art en Avignon 1947-2007. Du 15 au 23 sept. 2007. Lecture quotidienne de correspondances

Les Correspondances Manosque-La Poste 9ème édition. Du 26 au 30 Septembre. Cafés littéraires, lectures de correspondances

Cafés Littéraires à Montélimar, 12ème édition. Du 4 au 7 octobre 2007. Lectures de « Lettres d'amour en héritage » de Lydia Flem. Café littéraire le samedi soir (6 octobre)

« La Fureur des mots » / Paris - mairie du 14e. Du 19 octobre au 11 novembre 2007. En différents lieux de l'arrondissement, lectures, expositions, manifestations, concours d'écriture...

Exposition « Allemagne les années noires » (titre provisoire) au Musée Maillol. Début novembre au 4 février 2008. Exposition qui présente les diverses tendances de l'art allemand au début du XXème siècle : 150 oeuvres, dessins, gravures, peintures et aquarelles des plus importants peintres de cette période ainsi que toute la correspondance d'Otto Dix pendant la guerre.

Prix Clara : 4 octobre 2007. Créé en mémoire de Clara S. décédée subitement à l'âge de 13 ans d'une malformation cardiaque en septembre 2006, le prix Clara est destiné aux écrivains en herbe de 11 à 17 ans. Le jury a examiné plus de 600 nouvelles et sélectionné les six textes. L'intégralité des bénéfices sera versée à l'association pour la recherche en cardiologie de l'hôpital Necker-Enfants malades

Prix Wepler-Fondation La Poste, 10ème édition : le 12 Novembre 2007. Le Prix et la Mention récompensent des œuvres de langue française qui se distinguent par l'audace de l'écriture. Un texte inédit des auteurs primés lors des neuf dernières années paraîtra chaque mois jusqu'en novembre. Leurs «Recettes» feront l'objet d'un recueil qui sera publié en novembre.

Prix Sévigné 2007. Novembre. Prix qui couronne la publication d'une correspondance inédite ou d'une réédition augmentée d'inédits apportant une connaissance nouvelle par ses annotations et ses commentaires, sans limitation d'époque, en langue française, ou traduite d'une langue étrangère.

Soutien à la diffusion de l'information littéraire en rapport avec les objectifs de la Fondation

FloriLettres et site internet de la Fondation La Poste. Refonte et nouvelle identité visuelle. Lancement mai 2007

Soutien aux jeunes talents qui associent textes et musique

Avec le soutien des ANCI des régions concernées

Voix du Sud-Fondation La Poste : Projet sur trois ans, 2006-2009. Création du Centre des Écritures de la chanson française en 2006

Rencontres répertoires : 1er trimestre 2007

Rencontres d'Astaffort : 2ème trimestre 2007

Tournée Aquitaine : Septembre 2007

Festival Nuits de Champagne à Troyes : novembre 2007

Festival d'Aix-en-Provence : du 29 juin au 22 juillet 2007. Soutien à l'Académie Européenne de Musique

Francofolies à La Rochelle, 23ème édition. Du 11 au 16 juillet. Présence avec Voix du Sud : plateau Marie Cherrier et Daguerre le 14 juillet

«Le cœur en Musiques», Saisons Musicales en Ardèche, 5ème édition : août 2007. Lectures de correspondances et d'écrits de musiciens

Festival Jacques Brel à Vesoul, 7ème édition. Du 13 au 19 octobre 2007.

Soutien aux jeunes talents de la chanson française. Premier prix du concours des jeunes talents prix « Ville de Vesoul-Fondation la Poste ». 15 octobre « Soirée Fondation la Poste- plateau découverte »

Engagement en faveur des exclus de l'écriture

Avec le soutien des ANCI des régions concernées

Opéra de Lyon, Kaléidoscope de septembre 2006 à juin 2008. Engagement sur trois ans. Faire participer des jeunes, exclus de l'écriture à la création d'un «Porgy and Bess» contemporain : ateliers d'écriture, mise en musique, réalisation des costumes, mise en scène... aux côtés de professionnels. 1ère étape : à partir de septembre 2006, animation des ateliers d'écriture. Le 17 février, Journées Portes Ouvertes au cours desquelles seront présentés les textes écrits pour Kaléidoscope

ATD Quart Monde. Forum «Ensemble contre l'exclusion» : les 2, 3 et 4 mars 2007 à la Cité des Sciences et de l'Industrie de La Villette. Réalisation d'une fresque interactive invitant les visiteurs à créer une ville plus solidaire. Ateliers créatifs réservés aux enfants sur le thème : «Qui peut changer le monde sans moi ?»

CRAFT-CARRLI, Plaisir d'Ecrire, Alsace 2007. Ateliers d'écriture localisés sur l'ensemble du territoire alsacien visant à susciter le désir d'écrire chez des personnes maîtrisant peu l'écrit. Thème pour 2007 : « La Correspondance ». Concours et publications des textes

Planète Urgence Education pour tous à Madagascar 2006-2007. Mise en œuvre de cinq missions de congés solidaires effectuées par des collaborateurs de La Poste en faveur des exclus de l'écriture

Association Lire c'est Vivre. Mise en place de 4 ateliers d'écriture sur le thème de la correspondance épistolaire / de juillet 2007 à avril 2008. « Lire c'est Vivre » a pour objet principal de gérer les huit bibliothèques de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis. Elle met en place un projet d'atelier d'écriture - à travers quatre ateliers animés par Nadia Xerri, auteur metteur en scène et sa Compagnie - afin de sensibiliser les détenus lecteurs à une certaine forme d'écriture. Elle a décidé de travailler sur le thème de la correspondance épistolaire, qui en maison d'arrêt tient une place privilégiée. A l'issue des quatre ateliers, l'ensemble des textes produits seront publiés sous forme d'un livre.

Depuis le 5 juillet 2005, le site de la Fondation La Poste, www.fondationlaposte.org, est le premier site du groupe La Poste rendu «**accessible**» aux non-voyants.

.....

Rédactrice en chef Nathalie Jungerman
Collaboration Corinne Amar, Elisabeth Miso, Olivier Plat
ISSN 1777-563

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
44 boulevard de Vaugirard
Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15
Tél : 01 55 44 01 07
fondation.laposte@laposte.fr

nathalie.jungerman@laposte.net
<http://www.fondationlaposte.org>

